

NAISSANCE D'UNE REVUE, OU LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE COMME PRATIQUE

Daniel Andler

Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

Les bonnes nouvelles sont rares, ces temps-ci, en philosophie dans notre pays. En voici une : une revue d'étudiants, comme il n'en existait pas en France, se crée, et elle est centrée sur la philosophie analytique.

Dans d'autres pays, il y a des revues d'étudiants. Dans ces pays, les bonnes nouvelles philosophiques ne sont pas rares : les meilleurs étudiants se pressent à l'entrée des *graduate schools*, les amphis de philo en licence débordent de jeunes gens qui ne se destinent en général pas à la philosophie, l'activité éditoriale, papier et web – revues, monographies, ouvrages de référence, bases de données – est florissante. L'idée d'une crise de la philosophie comme activité universitaire ne vient à personne. Dans ces pays, la philosophie analytique est quasiment co-extensive à la philosophie tout court, même lorsqu'elle s'offre le luxe d'étudier Hegel ou Heidegger plutôt que Hume ou Frege.

Ce qui précède n'est pas autre chose qu'un constat : la philosophie analytique est corrélée à une prospérité académique de la discipline. Il se pourrait, bien entendu, qu'il n'y ait aucun rapport de causalité. Il se pourrait aussi que ce qui prospère ne vaille rien : il y a bien des entreprises qui prospèrent et sur lesquelles nous portons un jugement négatif – chacun en trouvera des exemples convaincants (qui le convainquent).

Pour autant, on ne peut simplement faire comme si la corrélation n'existait pas. On doit au moins se demander ce qui, dans la philosophie analytique, pourrait contribuer au succès académique de la philosophie dans les pays où la philosophie analytique est en quelque sorte la « couleur » par défaut de la philosophie. Voici une conjecture : *La philosophie analytique est une méthode offrant des réponses philosophiques relativement précises, circonscrites, opposables et cumulables à une grande variété de problèmes provenant soit de la tradition philosophique, soit d'autres domaines d'activité (allant de la science au droit, de la médecine à la politique ou à l'économie, de l'art à la culture ou à la vie quotidienne)*. Le droit d'entrée est relativement modeste : on peut commencer à pratiquer la philosophie analytique sans avoir fait trois khâgnes et préparé quatre fois l'agrégation, sans voir lu et relu tout Platon et tout Kant, sans être ou se croire génial.

Mais ne peut-on dire la même chose de la philosophie tout court, en mettant de côté certaines particularités (par exemple, institutionnelles : le système français des concours ; psychosociologiques : le culte du génie ; méthodiques : l'exigence d'une entrée en philosophie par la voie historique ; stylistiques : une préférence pour l'exposé d'une problématique dans sa globalité...) ? Ai'e ! Nous voici, mine de rien, au cœur d'un écheveau de questions. Bottons en touche : oui

et non. Oui, parce que bon nombre d'auteurs de la tradition, vénérés partout, répondent aussi bien à cette caractérisation que les philosophes analytiques. Oui encore, parce que si l'on pouvait faire abstraction de certaines particularités, alors on ne verrait pas bien en effet en quoi la philosophie analytique aurait sur le plan considéré un avantage quelconque. Mais non, parce qu'il n'est pas possible, en réalité, de faire abstraction de toutes ces particularités.

Revenons alors à la case départ : comment la philosophie analytique se définit-elle, et quelle est sa différence spécifique ? Plusieurs réponses classiques sont disponibles, dont on sait désormais qu'aucune n'est vraiment satisfaisante. On sait aussi qu'il est très difficile de donner une réponse, même partielle, qui soit purement descriptive : toute description engage un jugement de valeur. Si l'on dit, par exemple, que la philosophie analytique se caractérise par l'importance qu'elle accorde à l'argumentation et à la clarté, on implique que d'autres traditions ou écoles philosophiques leur accordent moins d'importance, ce qui semble les placer en situation d'infériorité : depuis Socrate, quel philosophe qui se respecte renoncerait-il délibérément à l'argumentation et à la clarté ? Ici s'engage un échange sans fin :

- (A, un philosophe analytique) *Justement, il y a (à partir de Kant, lui peut-être compris) des philosophes qui ne font pas de l'argumentation et la clarté un réquisit absolu.*
- (B, un philosophe non-analytique) *Il serait absurde en effet d'en faire un réquisit absolu : un philosophe peut avoir des idées complètement nouvelles à mettre au jour, qui ne se laissent pas exprimer de manière claire dans le vocabulaire disponible, et qu'on ne peut encore ancrer dans un argumentaire irréprochable. Ce que vise avant tout un tel philosophe, c'est de transmettre une vision ; clarté et argumentation prennent, en toute rationalité, la seconde place.*
- (A) *Votre philosophe visionnaire doit néanmoins être aussi clair que possible, et indiquer les points faibles de son argumentation. Faute de quoi, en tordant le langage, et larguant les amarres de la logique, on en vient à produire un discours qui n'est réellement audible par personne ; certains font semblant de comprendre, et produisent à leur tour des textes plus obscurs encore, et bientôt un jeu ésotérique s'installe qui n'a prise sur rien.*
- (B) *C'est évidemment ce qu'il faut éviter, mais il n'y a pas de méthode pour cela : si vous voulez produire de la philosophie réellement nouvelle, il faut accepter le risque de dérives délirantes.*
- (A) *Il ne s'agit pas d'un simple risque : dès qu'on s'affranchit des impératifs de clarté et d'argumentation, on finit dans le délire, ou*

- dans la glose stérile. Voyez X, Y (noms de philosophes que A juge particulièrement obscurs et qu'il soupçonne B d'admirer)...*
- (B) *Mais X et Y ne sont pas si obscurs que cela. Il faut faire un effort pour les comprendre, auquel vos préjugés vous interdisent de consentir. Personnellement, quand je lis vos auteurs favoris (U, V, W...), ils me paraissent soit englués dans la trivialité pointilleuse, soit occupés, dans leur insondable ignorance de l'histoire de la philosophie, à reconstruire de pâles versions de doctrines bien connues, soit, finalement, obscurs eux aussi.*
 - (A) *Vous jugez trivial ce qui va de soi pour le sens commun, ou qui ne figure pas sur votre liste de thèmes reconnus par la tradition, ou encore qui n'a pas de conséquence immédiate pour la destinée humaine : quel philosophe êtes-vous donc ? Etre philosophe, c'est précisément déshabiller les évidences, c'est se détacher des émotions du commun, c'est comprendre qu'il y a une question à poser là où personne n'en voyait. Voilà pour le premier chef d'accusation. Pour le second, vous oubliez qu'une question philosophique véritable est inépuisable : la philosophie ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, on ne « retrouve » pas aujourd'hui les doctrines de Spinoza ou de Kant, même si l'on puise parfois aux mêmes intuitions fondamentales. Pour le troisième, je vous retourne votre argument à propos de X et Y : vous trouvez U, V ou W obscurs parce que vous ne êtes pas donné la peine d'essayer de les comprendre : ils sont difficiles précisément parce qu'ils vous disent ce que vous n'avez pas l'habitude d'entendre.*
 - (B) *Toujours ce mépris de l'histoire : vous ne semblez pas comprendre que philosopher, ce n'est rien d'autre qu'approfondir la vision des grands philosophes. Il n'y a pas de distinction tranchée entre histoire de la philosophie et philosophie : tout philosophe qui a compté s'est hissé sur les épaules de tel ou tel de ses grands prédécesseurs.*
 - (A) *C'est juste, mais ce qui distingue le philosophe de l'historien de la philosophie, c'est qu'il s'intéresse, comme son prédécesseur, à un problème et que c'est de ce problème qu'il s'entretient avec le grand ancien, comme il le fait ou le ferait avec tout chercheur prêt à travailler sur ce problème. La philosophie analytique a pour but de résoudre des problèmes, pas de restituer des systèmes de pensée – une tâche, utile, souvent difficile, toujours respectable, qui revient à l'historien des idées.*
 - (B) *Nous sommes en gros d'accord : le philosophe authentique s'attache aux problèmes. Mais combien de philosophes capables*

de progresser dans la résolution d'un problème compte une génération ? Que sont censés faire les autres « philosophes professionnels » [qui s'appelaient d'ailleurs, jusqu'à la récente mode du tout-recherche, calquée sur les sciences, « professeurs de philosophie »] ? La modestie, le réalisme leur commande de ne pas encombrer l'agora de tentatives débiles pour égaler les grands, et de se contenter de les lire et les faire lire et aimer.

- (A) *A vous entendre, seuls les grands savants, les Newton et les Gauss, les Darwin et les Pasteur, les prix Nobel et les médailles Fields devraient faire de la recherche. Nous savons qu'à ce compte, il n'y aurait aujourd'hui pas de science qui progresse.*
- (B) *Le mot est lâché : votre philosophie veut singer la science !*
- (A) *Pas du tout : nous voulons seulement, comme la science, organiser rationnellement notre enquête. Il est bien entendu que science et philosophie diffèrent ; nous sommes d'ailleurs nous-mêmes divisés sur le point de savoir s'il existe entre elles une continuité, ou une discontinuité radicale...*

A et B sont loin d'avoir examiné l'ensemble des principaux aspects de la question, et déjà je dois les interrompre, la place étant comptée. Ils n'auront pas eu le temps de parler de la philosophie analytique comme tradition issue de Moore, Russell, Frege, Carnap ; ou comme doctrine plaçant le langage au fondement de la philosophie ; ou comme branche de la philosophie spécialisée dans certaines questions, essentiellement d'ordre logique ; ou comme style d'écriture philosophique. Ils auront à peine effleuré la question, critique aux yeux de certains philosophes analytiques, de savoir si le progrès existe en philosophie. Il n'aura pas été question de savoir si la philosophie analytique s'inscrit dans la tradition philosophique, dont la philosophie continentale se serait délibérément éloignée à partir de Kant, ou si c'est inversement la philosophie analytique qui se serait détachée du courant principal au début du XXe siècle. On ne saura pas ce qu'ils pensent de l'état actuel de la philosophie non continentale : encore analytique ou bien entrée dans une phase post-analytique annonçant la fin proche du schisme ?¹ Y a-t-il d'ailleurs eu jamais un véritable schisme ? N'existerait-il finalement qu'un gradient continu entre des travaux vastes et vagues et des travaux restreints et précis ? La vraie distinction n'est-elle pas finalement entre le bon et le mauvais, par-delà des différences de style et de thèmes ?

C'est donc à moi de proposer une conclusion. Je crois qu'aujourd'hui, il existe une différence réelle entre la philosophie analytique et les autres courants actifs en philosophie, notamment dans notre pays. S'agissant de travaux ou d'auteurs pris isolément, cette différence, quoique sensible,

se prête à des continuités : tel article, tel livre, tel auteur est plus ou moins typiquement analytique ; entre un auteur analytique donné et un autre, la distance peut être plus grande qu'entre cet auteur et un auteur considéré comme non analytique ; et ainsi de suite. En revanche, une vraie discontinuité s'établit entre deux cultures professionnelles, deux systèmes d'organisation du travail. La philosophie analytique est « holistique » ou collectiviste. Cette conception qui, comme le suggère A, la rapproche des sciences, a été le facteur décisif dans sa genèse et dans son développement – loin devant telle ou telle thématique, choix d'une philosophie première, préférence doctrinale, auteur de référence, etc. Plus que jamais, elle lui confère son individualité (ici il n'y a aucun continuum) et lui fournit son avantage compétitif à l'ère "industrielle" de la vie académique : elle est, en ce sens-là, la philosophie "indépassable" de notre époque. Et loin que cette caractérisation socio-historique doive faire fuir les "vrais" philosophes, elle est au contraire indicative d'un incomparable potentiel d'ouverture.¹

Voilà aussi ce qui explique le succès de la philosophie (tout court) dans les pays dans lesquels la philosophie analytique est la base de toute formation philosophique, et sa progression récente dans les pays d'Europe continentale et d'Asie abritant des traditions différentes. La naissance de Repha manifeste la vitalité du courant analytique, sa capacité à évoluer dans ses contenus et dans ses formes d'expression, et last but not least sa vertu démocratique : l'article d'un étudiant peut être aussi fécond, sinon plus, que le livre d'un mandarin. Ce qui n'abolit pas toute différence entre eux, mais la resitue dans l'horizon d'une authentique communauté d'intérêt.

¹ Les dernières lignes sont reprises de mon article « Rêveries d'un philosophe analytique incertain », Cités 5, 2001, pp. 147-151, dans lequel j'indique que cette conception, que je défendais dans "The Undefinability of Analytic Philosophy", Proceedings of the XXth World Congress of Philosophy, vol. 6, Philosophy Documentation Center, Bowling Green State University, 2000, pp. 267-285, est soutenue par Kazimierz Adjukiewicz dès 1936.